

au dernier moment de sa sortie, je n'avais pas projeté d'aller chez mes parents, je pris un livre; mais au lieu de lire, je pleurai...

Oui, ma chérie, je ne te dis pas que je suis malheureuse, mais enfin j'ai bien du chagrin. J'avais rêvé autre chose; j'avais cru que mon mari ne serait pas cela. Oh! je sais! les concessions! Céder toujours, le laisser dire et faire, et, à ce prix, acheter la paix et sa bonne humeur, ce serait sage, sans doute; mais je suis plus vivante que ces êtres faits de mollesse et d'inconsistance, qu'on appelle des gens doux, et qui sont simplement des gens faibles.

J'ai rêvé une vie que je crois bonne, et dans laquelle je veux bien avoir un rôle de bonté et de dévouement, mais non d'abnégation. Si ce n'est pas possible, nous verrons bien. Mais j'essaierai de l'édifier, même au prix de longues luttes. Peut-être enfin, mon mari comprendra-t-il que sur certains points je ne céderai pas, et, comme il a évidemment tort, comme je n'agis ni par caprice ni par méchanceté, il se rendra compte que j'ai raison, et il changera tout doucement. Ce jour-là seulement, je commencerai d'être heureuse.

XI

Toute cette semaine, ma bonne Hélène, mon mari m'a visiblement boudé. Il attend mes excuses, me trouvant dans mon tort. Je suis naturelle, calme, aimable même, mais sans affectation, pour ne pas lui laisser croire que je tourne autour d'une réconciliation.

Hier, en causant avec Pierre Decamp, je lui ai demandé :

—Comprenez-vous pourquoi Landry ferme sa porte à clef quand il fait poser Sophie Massier? N'est-ce pas ridicule? Il pourrait la compromettre.

—Oh! s'est écrié Pierre, toujours accommodant, ceux qui connaissent Landry sont au courant de ses relations avec la famille Massier. Personne ne croirait rien de mal. Il ferme sa porte pour ne pas être dérangé. Voilà tout. Cela lui arrive chaque fois qu'il veut faire une bonne séance sans risque...

Enfin, on peut toujours tout expliquer.

Hier aussi, la maman Massier est venue me voir sans sa fille. Au courant de la conversation, elle me raconta qu'elle ne laissait sortir Sophie seule que depuis six mois.

—Vous comprenez, me dit-elle, moi, je ne peux plus la suivre; elle marche trop vite, et je ne veux pas non plus la bloquer, la priver d'air. Heureusement qu'elle est très sérieuse; elle ne fera jamais rien qu'elle ne doive faire...

—Allons, tant mieux, pensai-je.

Puis je hasardai :

—Croyez-vous, Madame, que Mademoiselle Sophie ne s'habille pas un peu... tapageusement?

—Oh! non... Quoi? elle est jeune!... Mais surtout elle est jolie, je puis bien le dire.

Je n'osai contester et je me contentai de ne rien dire : le silence est une opinion.

Ce matin, j'ai eu avec mon mari une conversation particulièrement pénible, car il s'agissait d'argent, et c'est un sujet toujours bien délicat.

Je t'ai déjà dit, n'est-ce pas? que je ne me mêle jamais de ce que dépense mon mari. Seulement, comme je suis très ordonnée et que j'ai toujours vu l'ordre régner autour de moi, j'avais dit à Landry, peu de temps après notre mariage :

—J'écirai mes dépenses de mon côté; vous devriez en faire autant, car il est indispensable de savoir dans quelle proportion et de quelle façon on sort l'argent de la caisse.

—Ce sera bien ennuyeux, m'avait riposté Landry et bien difficile à moi, qui n'ayant jamais eu grand'chose, n'avais guère besoin de tenir de comptes.

Je vis que cela le tracasserait et n'aboutirait pas, et je lui fis cette concession dont il ne s'aperçut sans doute point.

J'aisons mieux, lui proposai-je : nous avons telle somme à manger par mois; partageons-la en deux, une moitié pour vous, l'autre pour moi... Je tiendrai seule les comptes et j'inscrirai pour le reste : "donné à Landry".

—C'est parfait, dit-il, cela me plaît beaucoup mieux.

—Seulement, objectai-je, le plus gentiment que je pus, que paieriez-vous?

Il n'eut pas l'air de comprendre.

—Oui, expliquai-je... Vous pensez bien qu'avec la moitié de nos revenus je ne puis pas tenir la maison, payer le loyer, subvenir à tant de frais...

—Evidemment! s'écria Landry; eh bien! fixons une somme pour moi, si vous voulez. Cela me dispensera de m'occuper de rien, ce qui est mon rêve. Le gouvernement de la maison restera votre domaine. Vous vous en tirerez beaucoup mieux que moi.

Jusque-là, tu le vois, cela marchait bien.

—Voyez-vous une autre combinaison? demandai-je.

—Mon Dieu non! reprit Landry. Il faut évidemment faire face à bien des choses, et nous ne pouvons pas puiser ainsi dans le coffre-fort sans compter...

Après une conversation toute amicale, nous fixâmes une somme assez ronde, je l'avoue, sur laquelle Landry devait payer l'entretien de sa garde-robe, le loyer de son atelier des Batignolles et les frais divers de sa profession.

—Il me faudra beaucoup de modèles, dit-il, et les louis filent vite, dans ce métier.

—Moi, repris-je, je compte encore faire des économies. J'ai été élevée dans cette idée qu'on ne doit jamais dépenser tout ce qu'on a.

—C'est d'une haute sagesse! approuva Landry en m'embrassant.

Je t'avoue que cet arrangement m'agréait fort. J'avais peu de confiance dans les qualités pratiques de mon mari. Je craignais qu'il ne se laissât entraîner à des frais inutiles, à trop de luxe, surtout à le grandes dépenses pour sa peinture. Je suis économe, c'est vrai, mais cela empêche-t-il d'être bon, généreux même? Parce que j'aurai quelques toilettes inutiles de moins parce que je ne renouvellerai pas sans cesse mes meubles au goût de la mode, en vaudrai-je moins, je te le demande? Et puis, j'ai toujours vu faire du bien autour de moi; je souffrirais trop de vivre sans pouvoir soulager une infor-